

Recentrer sa foi

Une interview de Mgr Kurt Koch

●●● **Josef Bossart**, Fribourg
Journaliste, « Apic »

Mgr Kurt Koch, 56 ans, a succédé le 1^{er} janvier à Mgr Amédée Grab, évêque de Coire, à la présidence de la Conférence des évêques suisses (CES). Il fait part de sa vision de l'Eglise, souhaitant que l'on parle davantage du contenu de la foi que des structures, car même chez les croyants, l'ignorance religieuse est toujours plus importante. Ce qui complique le dialogue avec les musulmans de Suisse.

Josef Bossart : Mgr Koch, en tant que président de la CES, vous êtes le représentant de l'Eglise catholique en Suisse. Si vous aviez, comme la présidente de la Confédération, l'occasion d'adresser, sur les ondes de la radio et de la télévision, un message pour la nouvelle année à la population suisse, que lui diriez-vous ?

Mgr Koch : « Je dirais aux Suisses que j'espère que durant cette année on verra davantage ce qui unit que ce qui sépare. Cela vaut également pour le débat politique. Ce n'est qu'ensemble que nous pourrions résoudre les grandes questions et les défis auxquels nous devons faire face. Or j'ai parfois l'impression que les querelles partisanes recouvrent ce que nous avons en commun et c'est cela justement qui me semble particulièrement dangereux en cette année électorale 2007. »

Et que voudriez-vous dire aux catholiques de ce pays ?

« Que j'espère que le sentiment anti-européen, que l'on rencontre dans le débat politique en Suisse, ne s'exprimera pas encore davantage dans sa variante ecclésiale, débouchant ainsi sur une position anti-Eglise universelle. A mon avis, ces deux variantes ont les mêmes racines, même si sur le plan politique, le sentiment anti-européen est plutôt le

reflet d'une sensibilité de droite, alors que sur le plan de l'Eglise, il se situerait plutôt à gauche.

» Non seulement il existe en Suisse un sentiment anti-romain, mais également l'idée que notre Eglise locale est si particulière, qu'elle pourrait en fait se découpler de l'Eglise universelle. On oublie que cela vaut au fond pour toutes les Eglises. Or l'Eglise universelle est plus que Rome, même si Rome est le centre de l'unité de cette Eglise. La question est de savoir si l'on s'intéresse à l'Eglise universelle ou si l'on se considère détaché d'elle, dans une sorte "d'isolement splendide".

» Je voudrais encore et avant tout dire aux fidèles que nous devrions nous concentrer davantage sur la beauté de la foi. J'ai parfois l'impression que nous occupons bien trop des structures extérieures de l'Eglise et que nous finissons par perdre en partie notre joie devant la beauté de la foi intérieure, ou que cette joie n'est plus porteuse. »

Comment pourrions-nous à nouveau redécouvrir la beauté de cette foi ?

« Tout comme nous le faisons avec les questions de structures extérieures, nous pourrions échanger nos propres expériences de foi ou entrer en dialogue à ce sujet. Nous pourrions également nous soutenir mutuellement pour vivre la foi dans les temps actuels. »

Vous avez fait part dernièrement de votre admiration pour les Eglises libres. Souhaitez-vous que les catholiques suisses, à l'instar de ces milieux, fassent preuve de davantage de liberté de ton en confessant leur propre foi ?

« Je ne trouve pas bien que l'on confine l'œcuménisme seulement aux Eglises nationales. Les Eglises libres appartiennent aussi à l'œcuménisme, qui est un échange mutuel, et je pense effectivement que nous autres catholiques pouvons aussi apprendre quelque chose d'elles, notamment le courage de plus échanger sur nos expériences de foi et sur des thèmes qui concernent la foi. »

Est-ce plus difficile dans la société actuelle qu'il y a encore dix ou vingt ans ?

« Oui, il faut incontestablement plus de courage. Car la foi et la religion sont largement écartées de la vie publique, pour être confinées à la sphère privée, intime de l'individu. Pour cette raison, on ne veut plus en parler publiquement. »

Comment l'expliquez-vous, alors que la religion devient véritablement un « méga-thème » dans les médias, pour utiliser un langage « branché » ?

« A mon avis, cela n'a pas tellement à voir avec la religion proprement dite mais avec la culture de l'événementiel. Tout ce qui, d'une certaine façon, peut être porteur d'événement est mis en avant par les médias. Certes, quand il s'agit de religion, c'est bel et bien de religion qu'on parle, mais ce n'est pas simplement pour cette raison que les médias s'y intéressent. Que l'on parle d'un réveil général de la religion me laisse sceptique... »

Le président sortant de la Conférence des évêques, Mgr Amédée Grab, a dit dans une récente interview que le pro-

blème le plus urgent auquel doit faire face l'Eglise en Suisse est le fait que la société peut tout à fait vivre sans l'Eglise. Partagez-vous ce point de vue ?

« D'une façon ou d'une autre, c'est bien ce qui se passe dans notre société. Ainsi, si on regarde le temps de Noël, on constate que cette fête est omniprésente. Personne ne peut ne pas fêter Noël ; il y a presque une obligation de le faire. Est-ce que cela équivaut à une redécouverte du secret de Noël ? On ne peut naturellement pas en juger de l'extérieur. Mais on se pose tout de même quelques questions ! »

Vous parlez toujours d'une nouvelle situation missionnaire de l'Eglise, en Suisse aussi. Quels en sont les signes ?

« Nous sommes à la fin de ce que l'on nomme la période constantinienne de la foi et de l'Eglise, dans le sens que la foi n'est plus transmise simplement de façon traditionnelle. Le christianisme a été pendant longtemps un christianisme hérité : on recevait la foi en même temps que l'on ingérait le lait maternel. Cela est maintenant fini. On le voit avant tout dans le fait que les instances de transmission traditionnelles de la foi - la famille, l'école, voire même l'enseignement religieux - ont la tâche plus difficile. Elles ne peuvent plus l'accomplir comme dans le passé.

» Un deuxième signe indique que l'Eglise se trouve dans une situation missionnaire nouvelle : j'ai l'impression que le niveau des "eaux souterraines" de la foi est toujours plus bas. Toujours plus de gens - même parmi ceux qui vont à la messe - en savent très peu sur leur propre foi et en sont restés, pour ainsi dire, à un niveau scolaire. Ils ne voient pas qu'en matière de foi, comme dans les autres secteurs, on doit continuer à se former. »

Votre grand souci est donc aujourd'hui la transmission de la foi ?

« Effectivement. La foi est quelque chose de si beau, de si précieux... On a la responsabilité de transmettre cette richesse ! »

On pourrait aussi se dire : nous nous retirons dans notre coin et nous vivons la foi simplement avec ceux qui le veulent bien. Serait-ce là une attitude incompatible avec la foi chrétienne ?

« La résignation est l'un des péchés capitaux du christianisme. *Resigno*, traduit littéralement, veut dire "reprenre un signe", "se rétracter". En fait, cela signifie reprendre le signe de la foi : concrètement, le baptême. Ne pas vivre le baptême et se retirer derrière lui. Je ne vois pas comment cela est compatible avec la foi. Car avec l'autosatisfaction, on ne rate pas simplement "quelque chose" de la foi, mais carrément la foi elle-même. »

A propos des controverses suscitées par la construction de minarets dans diverses communes de Suisse, vous avez souligné, à plusieurs reprises, que le problème fondamental n'est pas la force de l'islam mais plutôt la faiblesse du christianisme chez nous. De quoi souffre donc le christianisme comparé à l'islam ?

« Nous ne pouvons pas, en toute bonne foi, attendre et même exiger des musulmans qui sont chez nous qu'ils adoptent notre culture, quand nous-mêmes nous nous détachons des racines de notre culture. C'est là que réside, je pense, notre vraie faiblesse. Il s'agit d'une crise d'identité profonde. Qu'est vraiment la culture européenne et quel rôle y joue le christianisme ? Une grande insécurité a surgi à ce propos. Et cette insécurité rend aussi très difficile le dialogue avec les musulmans.

» Les musulmans, à vrai dire, ne se sentent pas menacés par la foi chrétienne mais par une culture complètement sécularisée, dans laquelle la question de Dieu ne joue plus aucun rôle. Pour nous, les chrétiens, c'est un grand défi ! Nous ne sommes capables de développer un dialogue interreligieux que lorsque nous restons fidèles à nos propres racines chrétiennes. »

Comment expliquez-vous alors l'opposition aux symboles islamiques que nous rencontrons dans le public ? Est-ce la peur de l'étranger ?

« La proportion de musulmans dans la population suisse augmente. Les gens en sont de plus en plus conscients et cela provoque des craintes. Cette tendance va se renforcer ; on peut facilement le déduire du développement démographique : les musulmans aiment les enfants et la famille, alors que les Suisses ont en moyenne 1,3 enfant par femme. Ainsi l'écart devrait s'agrandir. Au lieu de reporter la faute sur les musulmans et de leur reprocher leur croissance, notre société ferait mieux de s'interroger sur la façon dont elle traite la question des enfants et de la famille. »

Jusqu'à présent, les musulmans pratiquaient leur religion dans des garages ou des arrière-cours ; ils étaient une minorité peu ou pas du tout visible. Ce n'est que récemment qu'elle s'est faite remarquer...

« C'est aussi la raison pour laquelle la question se fixe sur les minarets. C'est là en effet que devient visible une réalité dont on n'avait pas suffisamment mesuré l'ampleur. »

Vous avez déclaré, dans une revue de tendance évangélique, qu'il faudrait dans notre société un soubresaut en vue d'un nouveau consen-

sus chrétien fondamental. En quoi consisterait ce consensus ?

« Nous parlons beaucoup des droits de l'homme en Suisse et nous en sommes fiers. Mais je doute beaucoup que le fondement de ces droits tienne encore. Leur fondement décisif est le droit à la vie. Et là nous sommes face à de grands défis, qui concernent avant tout le début et la fin de la vie humaine. Il y a les défis bioéthiques : que fait-on de la vie qui commence, dans le diagnostic préimplantatoire ou dans la recherche sur les cellules souches embryonnaires ? Et il y a la question de l'euthanasie active à la fin de la vie. Ce sont des signes clairs qui montrent que la conviction fondamentale du droit à la vie est ébranlée. »

Les communautés chrétiennes, c'est connu, ne sont pas unies dans ce domaine. Des divergences existent, par exemple entre les Eglises catholique et réformées à propos de la question de l'interruption volontaire de grossesse.

« C'est un fait. Cela prouve que cette divergence atteint le cœur de la religion et se répercute jusque dans les Eglises. Le témoignage pour la vie apporté par les Eglises en est affaibli d'autant. Mieux nous comprendre à propos des fondements de notre foi et de leurs conséquences sur ces défis bioéthiques est, je pense, avant tout une tâche œcuménique. »

L'exigence d'une « Eglise de la base » est une formule que l'on aime dans l'Eglise catholique en Suisse. Vous préféreriez parler d'une « Eglise de l'intérieur ». Que voulez-vous dire par là ?

« La notion d'Eglise d'en haut ou d'Eglise de la base est encore une image d'Eglise préconciliaire, où il y a un "en haut" et un "en bas". L'image conciliaire correspond

plutôt à un cercle avec un centre ; c'est pour cela que je n'aimerais pas considérer cette différence entre "en bas" et "en haut" comme décisive. Ce qui est décisif, c'est le centre. C'est là que nous avons besoin aujourd'hui d'une option positive, qui exprime ce que la foi chrétienne est vraiment.

» La voie sur laquelle s'engage le pape Benoît XVI met en lumière une telle vision positive. Il parle très peu d'interdits, mais il présente par contre toujours le côté positif de la foi. Le fait qu'il ait consacré son tout premier écrit doctrinal au cœur de la foi, l'amour, me semble le chemin décisif à suivre. Il ne s'agit pas d'une alternative aux questions structurelles qui se posent à l'Eglise : ces problèmes structurels trouvent leur juste mesure lorsqu'ils sont abordés à partir du centre de la foi. J'ai parfois l'impression que, dans l'Eglise, nous nous occupons tellement des flacons, que nous risquons de perdre la joie du vin.

Les discussions sur les structures ont dans l'Eglise suisse une longue tradition et provoquent de nombreuses tensions. Ce qui est central dans la foi n'est pour l'instant pas encore touché, néanmoins ces tensions finissent par aboutir en partie à des positions irréconciliables.

« C'est vrai, mais justement, si nous retournions ensemble - avec tous les courants et tensions qui s'affrontent - à ce que nous avons en commun dans la foi, nous traiterions ces questions de façon plus décontractée. »

J. B.

(traduction J. Berset)